

JESSICA LAJARD

À PROPOS

ŒUVRES

PRESSE

CONTACT

Née en 1985 à Libourne (FR)

Vit et travaille à Pantin (FR)



She Shell, 2012, Marble blanc MichelAngelo,
54 x 41 x 31 cm

Produit pendant le programme post diplôme Kaolin

ENSA LIMOGES

Après avoir grandi dans les Caraïbes, Jessica Lajard sort diplômée en 2010 de l'École des Beaux Arts de Paris. Son œuvre propose un répertoire de formes librement inspirées de l'imaginaire populaire, flirtant avec le grotesque et les allusions sexuelles. Parfois issues d'un dessin, ses installations se déploient ensuite dans l'espace, à l'instar de son exposition au 59eme Salon de Montrouge (2014) ; immersion dans une scène de carte postale, où les textures - céramique, marbre et textile - se mélangent, le tout créant une atmosphère de coquillages et crustacés pétillante, pop et surréaliste. De même, pour sa nomination au Prix Révélation Emerige en 2015, elle introduit le visiteur dans une installation, *Somewhere Where the Grass is Greener*, cette fois plus intime et rappelant l'univers domestique. Outre sa participation à de nombreuses expositions collectives et foires d'art, Jessica Lajard a notamment exposé au Musée National Adrien Dubouché – Cité de la Céramique Sèvres & Limoges, après sa résidence à l'ENSA Limoges. En 2016, elle réalise deux expositions personnelles d'envergure, *Soft Spot* (La Traverse, Centre d'Art Contemporain, Alfortville (FR)) et *Out of the blue* (Centre Culturel François Mitterrand, Beauvais (FR)).



The Seven Smokers, 2014-2016, Porcelaine et Faïence émaillées, Dimensions variables, Produit pendant le programme post -diplôme Kaolin

ENSA LIMOGES



Eye candy, 2015, Porcelaine de Limoges, Dimensions variables. Produit pendant le Post-Diplôme Kaolin ENSA LIMOGES

COLLECTION

Blake Byrne Collection (USA)

FOIRES

- 2016 Yia Art Fair, Brussels (BE)
- 2014 Yia Art Fair #4, Paris (FR)
Salon de Montrouge, cur. by Stéphane Corréard, Montrouge (FR)

PRIX

- 2015 Nominated for Bourse Révélation Emerige, Paris (FR)
- 2014 Bourse Diane de Polignac (FR)
Prix des Amies des Beaux Arts (FR)
Prix Kristal, 59th Salon de Montrouge (FR)

RESIDENCES

- 2016 CAC La traverse, Alfortville (FR)
Residence « Terre/ Céramique », École d'Art de Beauvais (FR)
- 2014 Program Kaolin, Jingdezhen (CN)
- 2013 July - Manoir de Soisy, La Perrière (FR)

SHOWS (SELECTION)

- 2017 *Tempted to touch*, Irène Laub Gallery, Brussels (BE)
D'Elles Mêmes, La Borne du POTCB, Vatan (FR)
- 2016 *Dans les cartons*, Biennale Emergence de Pantin, La Pavillon, Pantin (FR)
Soft Spot, CAC La traverse, Alfortville (FR)
The Collection, Irène Laub Gallery (FEIZI), Brussels (BE)
Kao Export LTD Global Tour #3, Museum Adrien Dubouché, Cité de la Céramique Sèvres & Limoges, Limoges (FR)
Programme Kaolin, Ensa, Limoges (FR)
- 2015 *Empiristes*, bourse Révélation Emerige, Paris (FR)
- 2014 *Transit*, Bazaar Compatible Program, Shanghai (CN)
1320°, JCI exhibition space, Jingdezhen (CN)
- 2013 *Journées Patrimoine*, Manoir de Soisy, La Perrière (FR)
- 2012 *Dialogues*, Musée de Gargilesse (FR)
Fairy Tales, La Chapelle des Petits-Augustins, Paris (FR)
- 2011 *Le Vent d'Après*, Conservateur Jean de Loisy, Quais Malaquais, Paris (FR)
Parade, Abbaye Notre-Dame De Quincy, Centre d'Art de l'Yonne (FR)
- 2010 *Tea Time*, Atelier Jean Luc Vilmouth, ENSBA, Paris (FR)
- 2009 *Corridor*, Central Saint Martin's, London (UK)
- 2008 *Première Vue*, Passage de Retz, Paris (FR)

Depuis plusieurs années, Jessica Lajard construit un répertoire de formes librement inspiré de l'imagerie populaire, de l'univers domestique, de l'érotisme ou même de la nourriture. Parfois pensées en amont par le dessin comme Love Birds (2012), ses installations se déploient dans l'espace, comme lors du 59e Salon de Montrouge (2014) où l'artiste nous plongeait dans un décor de carte postale en volume, en mélangeant des éléments en céramique et textile : deux grands doigts croisés faisaient face à un coucher de soleil dans une ambiance acidulée, pop et surréaliste de coquillages et de crustacés.

Overwhelmed (2012) pourrait dessiner les prémices de Somewhere Where The Grass Is Greener (2015) : sur un socle haut, un cornichon en céramique dressé, flanqué de deux seins, ruisselle de gouttelettes blanches. Aux côtés du cornichon traîne sur une table une brique de lait : Bonus. On y retrouve la forme phallique et végétale des Pet Plants, la force triomphante des Boobies, et la présence d'un liquide blanc laiteux indéterminé... Quant à Awaiting (2013), il pourrait s'agir d'une étude de la future Pet Pussy, guettant sagement sa proie : le Pet Penis.

Somewhere Where The Grass Is Greener (2015) nous conduit donc dans les salons de notre enfance : un petit « chien-chien à sa mémère » dort sur un tapis de laine, posé sur un canapé recouvert d'un patchwork aux couleurs un peu ringardes, mais moelleuses de tendresse. Toutes les sculptures de l'artiste recèlent souvent une petite surprise, et dans cette installation, ce sont les allusions sexuelles qui surgissent en toute liberté sur une plante, un arrosoir ou des animaux domestiques (Pet Penis et Pet Pussy). Dans un univers kitsch et policé, en apparence inoffensif, la tempête est vite arrivée : les Pet Poo, crottes de céramique, nous confirment qu'on a bien basculé dans l'horreur de l'accident domestique.

Gaël Charbau,
Curatrice

Extrait du catalogue de l'exposition «Empiristes», Artistes nominés pour la Bourse Révélation Emerige - novembre 2015



Vue de l'installation à l'exposition «Empiristes», Révélation Emerige 2015, Villa Emerige, Paris (FR)

Interview avec Bernard Marcadé - Février 2014
à l'occasion du 59e Salon de Montrouge

Bernard Marcadé: Vous utilisez essentiellement de la céramique dans votre travail ?

Jessica Lajard: On peut dire ça, même si je ne veux pas être cataloguée comme une « céramiste » J'ai vraiment commencé à travailler avec ce matériel en 2011 après mon diplôme. J'avais déjà fait un stage lorsque j'étais à la Barbade (dans les Caraïbes britanniques), mais c'était un stage dans un atelier d'artisanat, essentiellement de la poterie.. Il est vrai que j'apprécie travailler avec ce matériel qui est élastique et plaisant, suprenant au niveau de la couleur... Pour mes modèles et mes prototypes c'est le matériel que j'utilise, Mais ce n'est pas le seul qui m'intéresse. J'utilise également de la résine, du polystyrène et du carton, Pour le Salon de Montrouge, je voulais travailler avec du textile...

B.M.: Qu'est ce que vous trouvez attrayant dans ce matériel au delà de sa dimension tactile ? N'y-a-t-il pas une sorte de challenge dans cette utilisation peu commune ?

J.L.: Il n'y a pas de stratégie dans mon choix. Pour moi il est très agréable à travailler. Quand je réalise une pièce et que cela devient laborieux ça m'ennuie très rapidement. En plus de cela, actuellement la céramique est très à la mode, peut être un peu trop à la mode...

B.M.: En regardant vos œuvres on perçoit une dimension à la fois grotesque et érotique.

J.L.: : Les gestes que l'on fait lorsqu'on travaille ce matériau sont un peu érotiques, c'est vrai.. C'est un matériel sensuel...

B.M.: Vous travaillez aussi sur les notions de bon et de mauvais gout ?

J.L.: Oui, je cherche des situation qui sont à la frontière, à la place où on pourrait glisser dans le grotesque.. ce n'est pas présent dans toutes mes pièces, mais c'est vrai que c'est un aspect de plus en plus présent. Aujourd'hui mes œuvres tournent autour de sujets tel que la sexualité et les tropiques... l'assemblage de plusieurs images m'intéresse beaucoup aussi, comme les sculptures de jardins..

B.M.: Est-ce que votre tropicalisme est connecté à votre enfance à la Barbade ?

J.L.: Pendant mes études, je considérais ma méthode comme « conceptuelle » puis « Pop ».. J'ai constaté que les influences tropicales sont maintenant de plus en plus importantes pour moi. J'y trouve un vocabulaire qui me réjouit.

B.M.: Cela vous permet d'aller vers le Baroque qui n'aurait pas peur de déborder vers le mauvais gout ...

J.L.: Effectivement, cela me permet d'ajouter des couches, des couches et des couches.. comme dans la pièce présentée pour le Salon de Montrouge (Love Birds) où les éléments (les doigts, les palmiers) peuvent être lu de manière

ambiguë. Les noix de coco renforce la dimension pahlique, les vagues dans la laine ou le coton accentue la dimension absurde...

B.M.: Peut-on considérer l'installation au Salon de Montrouge comme un paysage ?

J.L.: Absolument. J'ai parlé d'elle comme une carte postale en trois dimensions

B.M.: Donc les titres paraissent très importants ?

J.L.: Oui, Love Bird est une référence au nom donné par les Anglais aux amoureux. Même si mon travail n'est pas strictement biographique ou psychologique (comme celui de Louise Bourgeois par exemple) les titres et les éléments que j'utilise se réfèrent à des anecdotes connectées à ma vie.

B.M.: Le fait que vous avez reçu une éducation à la fois anglaise et française peut-elle expliquer votre goût pour la sculpture ?

J.L.: Je ne pense pas.. Aux Caraïbes j'ai essentiellement eu une éducation « Art et Craft » c'est-à-dire entre l'art et l'artisanat. Ce n'est qu'à l'âge de 18 ans, lorsque je suis venue en France, que je me suis intéressée à l'art contemporain.. D'un autre côté je pense qu'en terme d'humour mon éducation anglaise a pris le dessus.

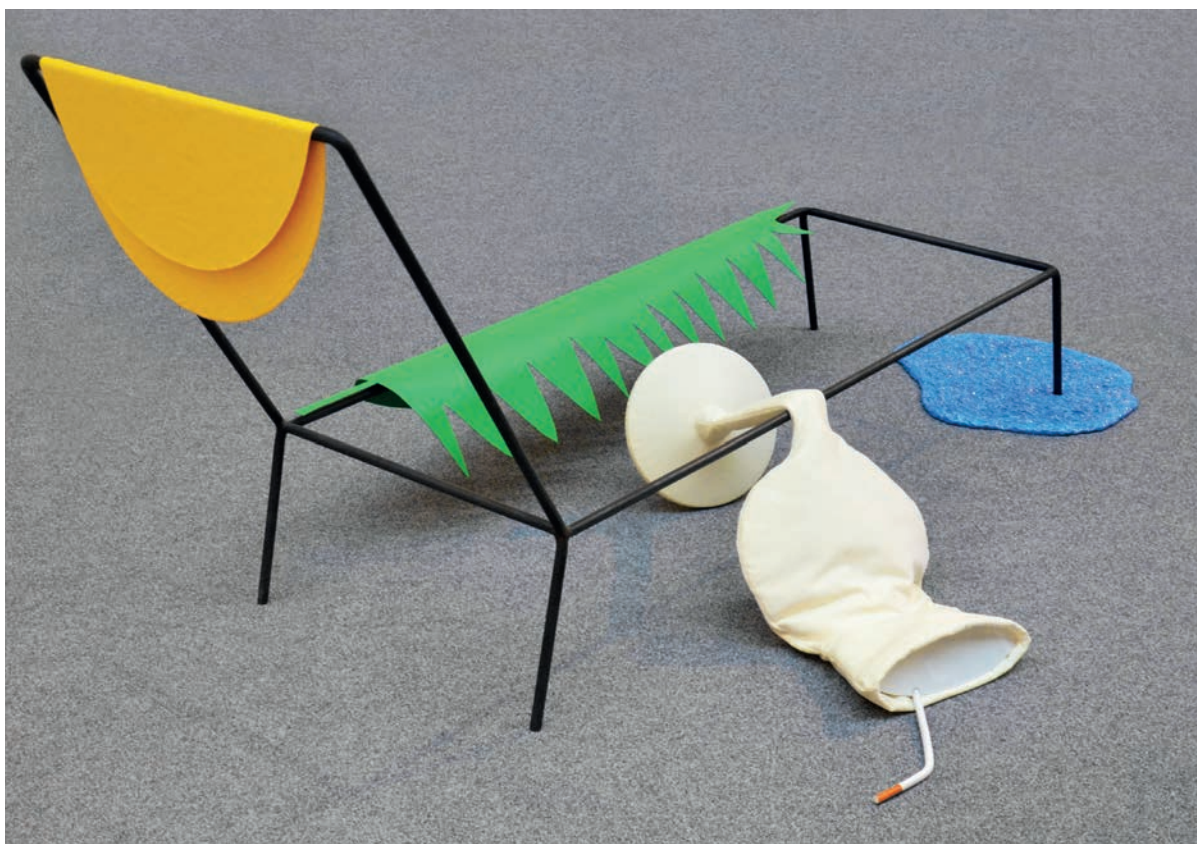
Bernard Marcadé,
Curateur indépendant et critique d'art



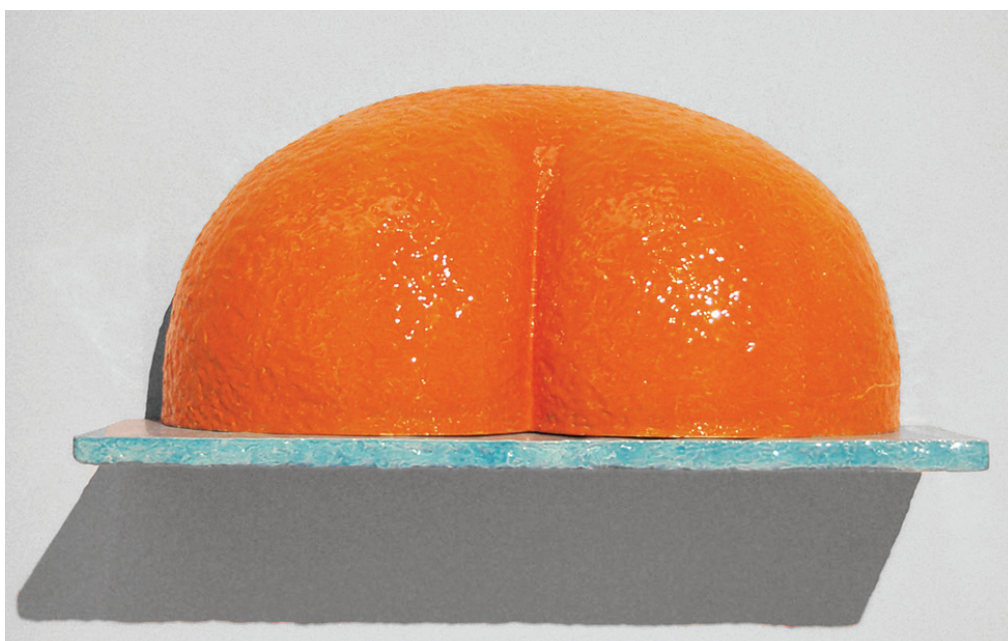
Love Birds, 2014, Céramique émaillée et non émaillée, velours et laine, Dimensions variables, Vue de l'exposition du 59e Salon de Montrouge

JESSICA LAJARD

ŒUVRES



Hangover, 2014, Fer forgé, aluminium peint, peinture acrylique, velour, porcelaine et céramiques émaillées, 234 x 137 x 110 cm



Two Suns in a Sunset,
Céramique émaillée
45 x 45 x 107 cm



Pregnut, 2014, Porcelaine de Jingdezhen teintée, 30 x 14 x 16 cm



Lingus, 2016, Grès émaillé, 17 x 37 x 37 cm



Sneeze, 2016, Céramiques émaillées, résine et bois, 200 x 80 x 80 cm



Where's the icosahedron ?, 2010, Bois peints, Dimensions variables



Awaiting, 2013, Ciment et bois peint, 148 x 27 x 32 cm



What you don't know can't hurt you, 2012, Céramiques émaillées,
89 x 71 x 45 cm, 140 x 23 x 23 cm

JESSICA LAJARD

PRESSE

LA REVUE DE LA CÉRAMIQUE ET DU VERRE

09-10.16

Par Dominique Poiret

JEUNE TALENT

JESSICA LAJARD Visions barbaresques



Jessica Lajard n'a rien oublié de son enfance passée à La Barbade, dans les Antilles anglaises, où elle a vécu entre 4 et 18 ans. C'est là en effet qu'elle a découvert la céramique.

Tous les samedis, elle se familiarisait avec la terre, auprès d'une femme en bas de sa rue, qui lui apprenait à plonger ses mains dans cette matière ductile.

Née en 1985, à Libourne, Jessica Lajard quitte ses îles ensoleillées et colorées pour s'inscrire aux Ateliers de Sèvres en 2003, puis aux Beaux-Arts de Paris en 2005, dans l'atelier de Jean-Luc Vilmoth, qui lui enseigne la sculpture, et où elle obtient son diplôme en 2010 avec les félicitations du jury. « Avant les Beaux-Arts, je me cherchais. Je ne savais pas ce qu'il me fallait faire pour être artiste, de l'art abstrait ? figuratif ? mais je savais que l'humour devait être au centre de ma création », avoue-t-elle aujourd'hui.

Cet humour, un peu grotesque, qu'elle a hérité de son côté anglo-saxon, ne la quitte plus désormais. Il s'est révélé, en 2009, avec une pièce réalisée en résine, *Still no fucking idea*, un animal orangé dont les membres et les cornes ont été sectionnés. À partir de là, et dès son exposition de fin d'études, intitulée *Tea time*, elle va assumer l'humour et la couleur, comme marque de fabrique de son travail.

Elle ne revient à la céramique de son enfance à la Barbade que l'année

suivante, une sixième année supplémentaire pour fréquenter l'atelier de céramique. « J'avais envie d'aller vers le modelage, de profiter de l'école pour redécouvrir ce que j'avais appris et bien aimé à l'époque et que j'avais depuis un peu oublié. » Sa première exposition personnelle, *Scrambled*, à la galerie Bendana-Pinel, à Paris, ne présente pas que de la céramique, mais montre son envie de se « lâcher vers les émaux. Non pas pour la chimie, mais pour la peinture, comme un support en 3D ». Des couleurs vives, pétantes, des couchers de soleil, tropicaux et colorés, c'est l'ambiance des îles qui remontent à la surface. « Un vocabulaire visuel que je réalise et que j'assume en tant que tel. »

À ce langage étincelant, Jessica Lajard y insère une bonne dose d'ironie qui ne manque pas de piquant. Ce qui inspire cette réflexion de Jean de La Fontaine à son sujet : « En revanche et pour conclure sur le rire avec Jessica Lajard, je dois dire que tout paraît simple dans son univers... jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'un jaune d'œuf est un corps platonicien, une pomme de terre pelée une sculpture minimale et qu'un rictus grinçant nous touche dans son travail jusqu'au malaise. Il n'y a aucune prétention métaphysique ou philosophique

apparente et pourtant, à chaque fois, elle réussit à agresser nos illusions, elle organise toujours savamment l'inconfort de nos perceptions avec un langage qui paraît si quotidien qu'on ne devine pas tout de suite qu'il s'agit d'une contestation de l'idée générale d'esthétique. »

Jessica Lajard ne se considère pas comme céramiste, même si elle utilise le médium pour ses maquettes. Elle se revendique plasticienne car elle mélange les matériaux, ne veut pas se laisser enfermer, ce qu'elle affirme dans *Love Birds*, présenté en 2014, au salon de Montrouge. Deux grands doigts roses flashy, censés représenter un couple très phallique, à échelle humaine, face à un coucher de soleil



Pet Plant #3, 2015, céramique émaillée et laine, 55 x 55 x 20 cm.

N° 210 SEPTEMBRE-OCTOBRE 2016

LA REVUE DE LA CÉRAMIQUE ET DU VERRE | 59

LA REVUE DE LA CÉRAMIQUE ET DU VERRE

09-10.16

Par Dominique Poiret

JEUNE TALENT



en velours au bord de l'écume de la mer, en laine tricotée, comme une carte postale en trois dimensions. « J'aime le rapport aux matières », souligne-t-elle.

En 2014, elle part deux mois en Chine, dans le berceau de la porcelaine, en résidence dans le cadre du post-diplôme de recherche Kaolin à l'école supérieure d'art de Limoges. Sur place, elle travaille avec les artisans locaux, notamment des vases, bleu sur blanc, qu'elle fait tourner. Elle aime modeler, manipuler la terre pour son aspect sensuel, malléable, élastique, et la façonner parfois de manière empirique. « La céramique me résiste par moments, m'apporte son lot de surprises. Comme ce Cornichon (2012), qui n'était pas forcément mon choix de départ et au final fonctionne. Avec la porcelaine, par contre, c'est plus délicat. »

De la sensualité de la céramique, elle en fait jaillir des pièces, de grandes tailles, qu'elle a appris à monter avec Anne Rochette (dont elle a été l'assistante au sortir de ses études). On y perçoit une bonne pincée de piment conjuguée à une dimension érotique, même si parfois cryptée, qu'elle accompagne toujours d'une recherche formelle gardant un équilibre entre l'idée et la forme. « Je suis en train de créer mon propre langage. Je superpose plusieurs images, plusieurs formes. Un chien peut cacher un sexe, tout comme des cactus, une paire de seins. Les jeux d'assemblage m'intéressent aussi beaucoup. Par ailleurs, je cherche en effet à créer de la gêne. Comme pour les titres de mes

œuvres, je combine des jeux de mots. Ils renvoient souvent à des anecdotes qui sont liées à ma vie. »

Un univers qui revisite à sa façon, avec son propre vocabulaire, le pop art. D'ailleurs, côté artistes, elle cite volontiers Roy Lichtenstein, David Hockney, Dewar & Gicquel, Claes Oldenburg mais aussi Fra Angelico, d'où l'aspect un peu baroque s'ajoutant au grotesque de son travail. « En vérité, mes influences tropicales sont pour moi de plus en plus importantes maintenant. Je trouve que c'est un vocabulaire qui me convient. » Dynamique, elle enchaîne expositions et résidences d'artiste. En décembre 2015, Jessica Lajard a participé à l'exposition *Empiristes* à la Villa Emerige, à Paris. Toujours dans le cadre du programme Kaolin, elle a présenté ses œuvres conçues sur place, en février 2016, au Musée Adrien Dubouché de Limoges. Après une exposition personnelle en juin à la suite de sa résidence au CAC d'Alfortville, elle présente à Beauvais cet automne, le résultat de son travail, suite à sa résidence en début d'année à l'école d'art du Beauvaisis*.

La jeune artiste plasticienne admet n'être qu'au tout début de ses recherches, et continue de chercher encore son chemin, qui sera forcément parsemé d'un peu de terre : « c'est la matière avec laquelle je me sens le plus confortable par ses possibilités infinies » et qui ne manquera certainement pas de nous étonner encore.

DOMINIQUE POIRET

LA REVUE DE LA CÉRAMIQUE ET DU VERRE

09-10.16

Par Dominique Poiret

Eye Candy (détail), 2015-2016
Porcelaine biscuitée et émaillée,
dimensions variables.

Tempted to touch, 2014
Céramique émaillée, 10 x 56,5 x 4 cm.

The Seven Smokers, 2014-2015
Porcelaine de Jingdezhen émaillée et faïence
émaillée, dimensions variables.

Céramiques produites dans le cadre du Post-
Diplôme Kaolin, Ensa Limoges.

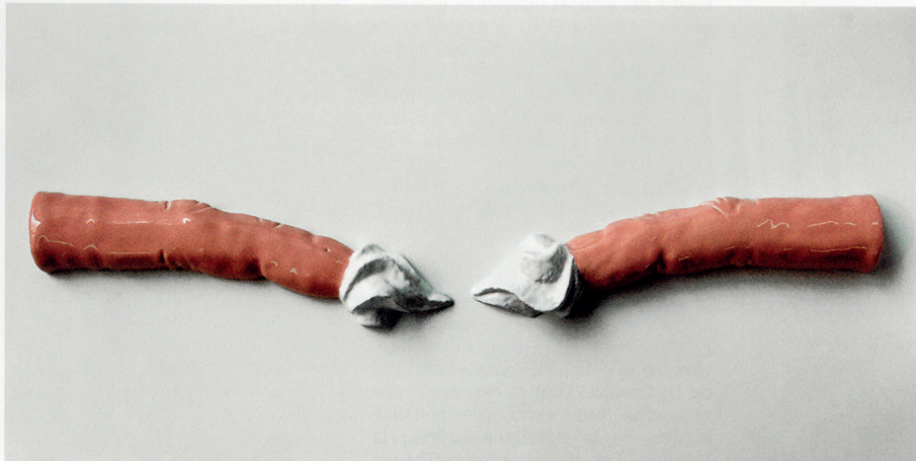
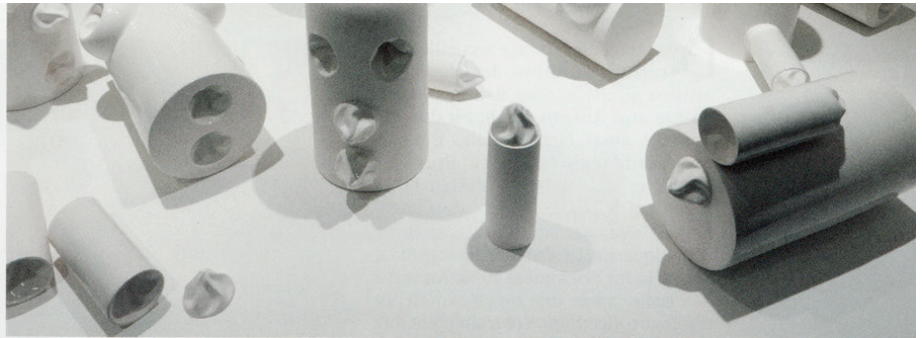
Page de gauche :

Installation *Somewhere Where the Grass is
Greener*, 2015 céramique, laine, velours, bois,
réalisé avec le soutien de la Bourse Diane de
Polignac. Exposition *Empiristes, Révélation*
Emerige 2015, villa Emerige, Paris.

Photos : Flore Chenaux

Vue du Salon de Montrouge 2014,
Love Birds, *She Shell* et *Grab*

* *Out of the blue*, 30 sept - 3 déc 2016
Salle basse de l'auditorium Rostropovitch,
43 rue de Gesvres, 60000 Beauvais.



LE CHASSIS

2016

Par Marie Bonhomme

Jessica, pouvez-vous revenir sur votre parcours ? Qu'a permis votre passage dans plusieurs écoles ?

Il est important de dire que j'ai grandi aux Antilles anglaises. Je n'ai donc pas eu la même éducation qu'en France. Toutefois, mon père vivait à Paris et je voulais faire des études d'art. J'étais assez douée pour les langues et l'art, j'arrivais à dessiner. De plus, je ne voulais pas travailler dans un bureau comme ma mère. Me tourner vers l'art était en quelque sorte une solution de facilité. Mon père m'a donc proposé de venir en France pour faire des études d'art. J'ai d'abord fait une école préparatoire à l'atelier de Sèvres. Un parcours standard en soi. J'ai ensuite passé cinq ans aux Beaux-arts de Paris jusqu'en 2010.

À ma sortie, j'ai monté avec d'autres artistes l'atelier Entre/deux à Pantin. En 2014, j'ai effectué une résidence dans le cadre du post-diplôme de l'école des beaux-arts de Limoges qui m'avait été recommandée par Anne Rochette dont j'ai été l'assistante. Elle a été importante dans mon parcours, car elle m'a appris à monter de grandes pièces en céramique. Cette résidence m'a également permis de passer deux mois en Chine pour créer.

Qu'avez-vous présenté dans le cadre de la Bourse Emerige ?

Il y a deux ans, j'ai eu cette idée très basique et rigolote pour moi qui est celle des *Pet-Plants*. J'aime bien jouer avec les mots. Donc l'idée m'est venue de mélanger « pet » et « plant ». C'est un projet que j'ai présenté pour la bourse des « Amis des Beaux-Arts ». J'ai réussi à avoir la bourse Diane de Polignac qui m'a permis d'avoir 10 000 euros pour le réaliser. Le travail devait être montré dans une galerie et à ce moment-là j'étais dans la galerie Bendana-Pinel. Je suis passée par plein d'idées, d'accessoires pour les *pets-plants* pour finalement me dire qu'il fallait que je reste le plus simple possible. Je voulais qu'au premier abord on voie des plantes, puis s'est rajouté un travail autour du modelage du poil de la fourrure.

Avec ces formes, je me suis rendu compte qu'il y avait une dimension assez sexuelle, car les plantes et les animaux ont tous leurs formes reproductrices. Cette dimension a commencé à prendre le dessus.

On peut voir une sorte d'évolution des formes, de mélange, qui donne une sorte de narration. Au départ, mon idée était de transformer la galerie en fleuriste de plantes en céramique poilues, puis je me suis rendu compte que la quantité n'était pas forcément la bonne réponse. Finalement, l'idée m'est venue d'une installation plus intime, donc d'un intérieur, un salon. Je trouvais cela plus juste pour faire ressortir la sexualité des plantes. Dans la continuité et par le croisement de toutes les idées est venu le jeu de mots *Pet-Penis*, sculpture que j'ai réalisée en porcelaine à Limoges.

J'ai dû ensuite trouver la forme juste entre le petit chien, le pénis, et travailler les pièces avec beaucoup d'affection, pour que le spectateur ait envie de les caresser pour que cette attirance puisse se transformer en répulsion et en gêne. À partir du *Pet-Penis* j'ai eu l'idée de faire un chat, que j'appelle *PetPussy*, qui n'a rien de sexuel, mais qui remet le jeu de mots en valeur. Ensuite l'arrosoir avec un liquide poilu qui sort, la pièce avec les seins qu'on peut imaginer comme un sextoy puisqu'il est à hauteur de pubis. Pour enfin rajouter les *Pet-Poo* qui forment un microcosme en eux-mêmes. Toutes ces formes créent des liens entre elles. Le titre *Somewhere where the grass is greener*, qui fait référence à cette idée que l'herbe du voisin est toujours plus verte, renvoie à notre culture et fait référence à un ailleurs fantastique et un peu fantasmatique auquel nous n'avons pas accès et dont on ne sait rien. C'est aussi pour cette raison que j'ai travaillé le patchwork qui va avec le canapé, qui fait référence à un paysage schématisé fait de lignes et rappelle un drapeau.

Votre travail de sculpture semble primordial. Comment et pourquoi vous êtes-vous dirigée vers la technique de la céramique ?

Les Français ont tendance à dire que je suis céramiste et je n'aime pas cette façon de cloisonner. Oui, j'aime bien modeler et je trouve qu'il y a une liberté dans le modelage, c'est très direct, spontané.

LE CHASSIS

2016

Par Marie Bonhomme

j'avais envie d'une forme sans savoir comment la faire, et j'ai été attirée par la brillance des émaux. Ma première pièce en céramique était Two suns in a sunset, et à partir de là, j'ai continué. Déjà dans les maquettes, je modèle au lieu de dessiner ; même si mes pièces ne sont pas en terre, je passe toujours par elle à un moment. C'est par plaisir, et parfois par facilité.

Maintenant, je vais de plus en plus vers le tissu et finalement je retourne vers des pratiques davantage arts and crafts. J'aime l'idée du home-made et de la débrouille, de trouver moi-même des astuces, mais il ne faut pas comprendre par là que je suis favorable à ce que les artistes fabriquent eux-mêmes leurs pièces, cela dépend du travail. Je travaille aussi en collaboration avec des artistes qui ont les connaissances et les outils que je n'ai pas, je trouve ça très intéressant. Quand je modèle, il y a un rapport plus intime que j'ai envie de garder. D'un autre côté, je me dirige vers des choses que les femmes étaient obligées de faire à une certaine époque et que j'accepte avec des projets délirants. À ce propos, pour les tissus, je travaille souvent avec ma belle-mère, et je trouve ça assez marrant.

Cette pratique de la céramique vous permet justement de figer des choses fugaces, comme le végétal. Que cherchez-vous à exprimer d'autre à travers ce médium ?

Je fige tout à partir du moment où je fais une sculpture, cela devient statique. Mais cela va au-delà des plantes. Je prends plutôt des images de choses qui m'intéressent ou des rapports entre les objets, vivants ou non, que je déconstruis et reconstruis en donnant d'autres images. Cela ne m'intéresse pas de simplement figer des choses éphémères. On peut parler de motifs qui reviennent régulièrement, vis-à-vis de formes qui m'intéressent. Les plantes, c'est un rapport de responsabilités qui me lie à elles ; j'ai grandi avec des animaux, c'est pareil.

D'ailleurs, par rapport aux Pet-Plants, il y a eu dans les années 60 le Pet-Rock qui consistait à acheter un petit caillou lisse avec un manuel qui explique comment s'occuper de ce caillou. Les pets-plants ne viennent pas de nulle part donc, tout est lié à une culture, une histoire. Pour moi, ce que je fais n'est pas autobiographique, mais forcément des liens existent, par exemple les plantes tropicales viennent de mon enfance aux Antilles. C'est au moment où tu comprends qu'il faut se faire plaisir à soi, que beaucoup de choses ressortent. La difficulté après est de maintenir ça, aller à l'essentiel.

Justement, on sent une grande influence de votre vie personnelle dans votre travail, mais quelles sont vos influences extérieures ?

En art, je passe souvent par des artistes que j'aimais avant et moins maintenant, parce que je comprenais à un moment donné ce qu'ils faisaient. Par exemple, Urs Fischer dont j'aimais l'énergie du début, mais quand il a commencé à réussir il a fait des choses qui sentent le fric. D'une certaine façon, j'aime Louise Bourgeois et Sarah Lucas, en tant que jeune artiste femme on se pose toujours la question : Est-ce que je peux être artiste féministe ? Surtout avec le Pet-Penis, on m'a posé la question. Pour moi non, parce qu'il y a énormément d'affection pour cette chose, mais je pense que l'on peut y voir un travail un peu féminin.

Sinon, j'ai eu l'occasion d'aller à Madrid pour la première fois en mars dernier et j'ai vu des tableaux de Fra Angelico dont je suis tombée amoureuse, j'ai trouvé qu'il y avait beaucoup d'humour finalement. Également, Luciano Fabro, que j'ai aussi découvert à Madrid, je me suis dit que c'était ce que j'aimerais faire. Dans un genre différent, j'aime Francis Alys. Je suis très jalouse de sa façon de travailler, liée au social et politiquement engagée, je trouve très juste qu'il sorte de l'atelier ou du lieu d'exposition et qu'il prenne en compte des populations pas forcément intéressées par le milieu de l'art, ça peut toucher autrement.

Vous aimeriez faire un travail engagé ?

LE CHASSIS

2016

Par Marie Bonhomme

C'est difficile à dire, car je pense avoir accepté que je ne pourrais pas faire ce genre de travail et il m'est confortable de faire le genre de pièces que je réalise, le travail avec l'humour me fait du bien et je pense que d'autres personnes peuvent y prendre plaisir. Je pense que cela a sa place. Mais si on veut revenir sur les attentats du 13 novembre oui, j'aimerais bien trouver une façon d'intégrer dans un milieu artistique une vision militante, mais sans forcément tout lier.

Êtes-vous d'accord si l'on dit que les objets créés parlent de vous ou installez-vous une distance par rapport à eux ?

JL — Je ne refuse pas la notion autobiographique, je ne refuse pas l'importance que peuvent avoir les objets pour moi ou la banalité de ces objets, comme le toast, les doigts, ils sont liés à des gestes de tous les jours, je les trouve intéressants à manipuler, et à décaler, c'est une forme de vocabulaire, de langage de signes que j'utilise et que je crypte avec d'autres éléments, comme avec les mots. Par exemple, le travail avec les seins me ramène à un moment où j'avais envie d'enfants puis un titre comme Toujours mieux ailleurs était en lien avec mon envie de partir, donc ça prend inévitablement forme. C'est forcément lié à la vie.

Généralement, je suis dans un processus de travail où quelque chose m'intéresse et dont je ne sais pas quoi faire, pendant longtemps, et un jour ça se clarifie.

C'est de la réflexion et du travail autour des objets.

Ces motifs récurrents, les doigts ou la tranche de pain de mie, pour vous, sont les symboles de quoi ?

La première pièce avec le toast c'était Try try again, qui parodie Escalibur, mais avec l'idée assez ridicule d'étaler du beurre sur un bout de pain. En même temps, il s'agit de prendre les formats de monuments et de sculptures, avec le beurre au centre la pièce. La pièce est faite en bronze que j'ai peint, ce qui fait perdre au bronze sa dimension sculpturale et noble. Le toast est repris plus tard en château de carte, il est le symbole de la vie de tous les jours et de la banalité. Ils ont aussi toujours été présents dans ma vie. En ce qui concerne les doigts, ils sont plus symboliques d'une forme de langage qui rejoint le jeu de mots, une façon de communiquer. J'aime mixer ses choses pour que les objets prennent plusieurs chemins différents, mais qu'ils forment un tout. Je n'ai pas envie de faire des choses qui sont fermées.

Parmi ces motifs il y a le phallus et les seins, qui par leur répétition et l'hybridation créent un discours humoristique plus que provocant, pourquoi utilisez-vous ses symboles sexuels ?

JL — Ce que j'aime avec les symboles sexuels c'est que même au XXI^e siècle, le sexe est toujours un sujet tabou. Et l'on se demande bien pourquoi. J'aime la gêne que cela peut provoquer, par le biais de l'humour. J'aime aussi déstabiliser un peu les gens et oser. Le Pet-Penis par exemple est complètement inoffensif, il n'y a rien d'impressionnant ni de vulgaire pour moi, contrairement à ce qui a pu être dit. C'est une façon d'anéantir les tabous. Cela relie des questions qui m'intéressent liées à la sexualité, au couple, à la famille.

MB — Votre travail me rappelle celui de Philippe Mayaux, dans l'assemblage de parties humaines et la notion de surréalisme, comment vous situez-vous par rapport à son travail, quels sont, selon vous, vos points de convergences et de divergences ?

Je ne connais pas assez bien son travail, mais j'ai déjà vu. Pour moi, c'est presque trop dans le premier degré où l'attraction/répulsion est directe. Je n'ai pas suffisamment regardé son travail pour juger, mais je peux comprendre la liaison faite avec mon travail, certains motifs. Justement, je considère que je ne reste pas dans le premier degré et que les doigts par exemple à chaque fois deviennent autre chose. J'essaye de mettre différentes couches d'informations et finalement je joue sur le mélange de connotations des objets.

LE CHASSIS

2016

Par Marie Bonhomme

Vos œuvres flirtent avec le grotesque sans jamais tomber dans le mauvais goût, comment procédez-vous pour ne pas franchir la limite ?

Je réfléchis et j'en discute beaucoup. C'est tout le travail en amont : quelle forme cela doit prendre ? Quelle couleur ? Comment le montrer ? À partir d'une idée simple, ce que je veux faire voir nécessite des choix et c'est presque comme jouer avec la communication visuelle. C'est-à-dire qu'il faut anticiper ce que les gens vont voir tout de suite, puis ce qu'ils vont voir au second plan. Cette attirance/répulsion m'intéresse aussi, et tout ce qu'il se passe entre. C'est justement avec le modelage que je peux lâcher prise, parce que même si j'ai plus ou moins choisi la forme, il a des éléments de surprise que je ne contrôle pas tout à fait, cela crée l'équilibre entre le très réfléchi et la part de noncontrôle.

On observe une tendance très colorée dans votre travail, mais l'œuvre *Killing me softly*, s'en éloigne, pouvez-vous nous en parler ?

J'ai pris le parti de ne pas mettre de couleur sur cette pièce. J'avais travaillé à distance avec quelqu'un pour faire le toast en fonte de fer et la flèche a été forgée. J'aime bien l'idée qu'avec ces techniques tu passes par le chaud, le feu, j'ai donc préféré le laisser tel quel. Il y a cette idée de la chasse, mais vers un objet absurde, et dans l'exposition cette pièce est montrée en hauteur donc on imagine le trajet du toast. Je pense qu'il y a des matériaux qui ont des qualités propres et que ce n'est pas forcément nécessaire de tout peindre.

Vous semblez avoir un rapport au titre particulier, toutes vos pièces possèdent un titre et très peu sont descriptifs. Vous semblez créer une narration, souvent avec des jeux de mots. À quoi vous sert le titre ?

Pour Emerige, quasiment aucune œuvre n'avait de titre. Certains disent que cela permet de mieux regarder les pièces sans être aidé. Moi je considère que dans mon installation, il faut un minimum de clés et de codes pour décrypter, sinon le spectateur a du mal à entrer dedans et à comprendre la logique. Je pense que c'est une information qui a lieu d'être, après chacun peut prendre en compte ou pas cette information. En tout cas, pour moi c'est important d'avoir des titres, car ça met le doigt sur la façon dont je vois les choses. Cela raconte peut-être un peu plus l'histoire de la pièce aussi. Par rapport à mon travail, le titre sert à finir la pièce, c'est pour ça que toutes mes pièces en ont un. Il est à la fois un outil de réflexion, de décodage ou juste un outil de direction. Parfois, je me demande si les jeux de mots ne risquent pas de lasser ou d'effacer le sérieux.

Quels sont vos projets pour la suite ?

J'aimerais tout d'abord rester honnête avec mes projets et ce qui m'intéresse vraiment, rester concentrée. Je n'ai pas envie de rentrer dans un jeu où il faut faire de l'argent. Je n'ai pas non plus envie de me projeter, car ce qui est stimulant c'est justement de ne pas savoir. Je fais une résidence de trois mois dans l'école d'art du Beauvaisis, avec une exposition personnelle autour de la céramique qui aura lieu en automne 2016. Puis à La Traverse, qui est le centre d'art contemporain d'Alfortville, pendant deux mois, avec une exposition personnelle en juin. Actuellement, je profite d'avoir de l'espace pour produire et prendre du recul par rapport à ce que j'ai déjà fait, faire des liaisons entre les pièces. Je ne veux pas être cloisonné au rôle « d'artiste sexuelle », donc je réfléchis à des questions et des pièces différentes.

Entretien réalisé par Marie Bonhomme

ARTS LIBRE

2017.01

Par Claude Lorent

Sexué

Un sourire pop

Elle est jeune (1985), française, et a grandi aux Antilles. Jessica Lajard expose pour la première fois en solo à Bruxelles et souhaite capter le regard du public par un sourire un peu moqueur qu'elle met volontiers en couleur. Elle apprécie les matériaux issus de la déco, du quotidien, des expressions artisanales populaires ou artistiques. Elle façonne la terre pour la céramique ou la porcelaine, elle sculpte le marbre, elle recourt aux tissus soyeux pour créer des sculptures fantaisistes qui racontent finalement des histoires. Sa série de "bonbons pour les yeux" en porcelaine blanche constitue un petit peuple drôle et joyeux, son installation "Hangover (gueule de bois)" parle de lendemains de veille quand tout est un peu avachi, même le cercle jaune potentiellement solaire ou la nature bien verte. Au sol deux fruits semblent flirter... Oui, il y a de la séduction dans l'air et même un filet d'érotisme glisse entre les titres. Les beaux vases d'inspiration chinoise sont des panses d'invétérés fumeurs au point que leur encolure se termine par des lèvres... C'est pop, c'est frais, un peu léger et inattendu. (C.L.)

→ Jessica Lajard, "Tempted to Touch".
Galerie Irène Laub, 8b rue de l'Abbaye,
1050 Bruxelles. Jusqu'au 14 mars. Du
mardi au samedi : heures variables. Infos
www.irenelaubgallery.com



Jessica Lajard, "Love Birds", 2014, céramique émaillée, velours et laine, Variable. Les doigts croisés, enlacés, appel sensuel au farniente face à une mer de velours et à un soleil ardent.

COURTESY IRENE LAUB GALLERY/D.R.

L'ÉCHO

25.02.17



GALERIE IRÈNE LAUB

**JESSICA LAJARD,
«TEMPTED
TO TOUCH»**

> 14 MARS 2017

Jessica Lajard, jeune Française qui a grandi aux Antilles, propose dans ses sculptures, ses objets façonnés, avec un sourire moqueur aux lèvres, une pop légère, fraîche, et bienvenue comme un brise des Caraïbes...

*8b rue de l'Abbaye,
1050 Bruxelles, du mardi
au samedi de 11 à 13 h
et de 14 à 18 h 30,
le vendredi
de 14 à 18 h 30,
www.irenelaubgallery.com,
02/647.55.16*

Bon Temps

Avril 2017

Par Pascal Sanson

JESSICA LAJARD, ÉMOTIONS TACTILES

avril 2017

Sensuelle, pop et imprégnée par l'humour, l'œuvre de la plasticienne Jessica Lajard se joue des apparences et des codes établis. Ses sculptures et installations prennent corps à partir de jeux de langage, de la beauté de formes familières et des réminiscences d'une enfance passée dans les Antilles anglaises. Entretien avec cette artiste, coup de cœur de la rédaction, dont les œuvres légères et subtilement transgressives égayeront sans aucun doute votre quotidien.

As-tu grandi dans un environnement familial sensible à l'Art ?

Sensible oui, mais pas forcément informé. Mon grand-père avait fait des études d'art, il était l'élève d'Henri Moore avant que la guerre n'éclate, mais il n'a pas poursuivi de carrière. J'ai découvert l'art contemporain en arrivant à Paris à 18 ans. J'avais en tête de faire des études d'art et j'ai été soutenue dans cette envie.

Ton enfance passée aux Antilles anglaises a-t-elle influencé ton vocabulaire artistique ?

Curieusement, je me suis rendu compte de cette influence après avoir fini mes études. J'ai décidé de la cultiver en quelque sorte. Dans des pièces comme *Love Birds*, *Hangover* ou les pièces aquatiques réalisées en résidence à Beauvais l'année dernière, j'utilise un vocabulaire à connotations tropicales : les couleurs éclatantes et vives, les images sous-marines, la plage, la végétation et les coquillages d'où émergent une certaine forme d' érotisme, de sensualité. C'est un peu un cliché, et en même temps c'est assez proche de la réalité. A travers mes sculptures, j'aime créer des petites parodies de ce paradis perdu de mon enfance.

A quand remonte ton intérêt pour le modelage, la terre, la céramique et porcelaine ?

J'ai toujours été attirée par la terre, la faïence. Mon premier contact avec ce matériau remonte à mon enfance, avec une dame qui fabriquait des petits bibelots à vendre aux touristes. Puis vers l'âge de 16 ans, j'ai suivi le cursus artistique Barbadien, plutôt orienté Arts and Crafts. Une fois débarquée à Paris, j'ai laissé de côté cette matière, pas de façon réfléchie mais la découverte d'un nouveau monde m'a poussée vers d'autres médiums. J'ai retrouvé la terre une fois que j'ai été diplômée et elle a progressivement occupé une place plus importante dans mon travail. J'ai eu l'occasion d'aborder la porcelaine pendant le programme Kaolin aux Beaux-Arts de Limoges où j'ai réalisé les *Eye Candies*. La porcelaine n'a rien à voir avec la faïence, c'est une terre difficile à modeler, je ne l'utilise donc pas très souvent.

Si je ne me trompe, le mouvement Arts & Crafts occupe une place non négligeable dans ton travail artistique ?

En fait, ce n'est pas tant le mouvement de la fin du 19ème siècle auquel je me réfère quand je parle des Arts & Crafts, c'est plutôt l'interprétation qui en est faite dans le cursus scolaire aux Antilles. Cela désigne le fait de mélanger, voire confondre, l'art et les pratiques artisanales. Cela dit, je prends beaucoup de plaisir à faire, à être « dans le toucher ». Les sculptures s'inventent aussi dans un rapport aux matériaux et aux techniques artisanales. Disons que ça leur donne du poids, de la densité. Les techniques artisanales, dans toute leur diversité, me rendent de plus en plus curieuse : le patchwork, le verre soufflé, la fabrication de paniers et pourquoi pas les tresses africaines. Le plaisir que je prends à faire les choses ne m'empêche pas de collaborer quand je ne suis pas capable de maîtriser les techniques dont j'ai besoin. Pour *She Shell*, je suis allée à la rencontre du marbrier Christian Caudron qui a réalisé cette pièce à partir d'un modelage. C'était une belle rencontre et une manière de travailler plutôt jouissive, en assistant au passage presque magique de la terre à la pierre. Et puis dans la rencontre, il y a le côté humain de l'échange. Pour les pièces en tissu, je fais appel à ma belle-mère. Quand on travaille, on a l'air de deux femmes au foyer à la couture, ça m'amuse beaucoup...

Bon Temps

Avril 2017

Par Pascal Sanson



Quels enseignements gardes-tu de ton passage aux Ateliers de Sèvres et à l'école des Beaux-arts de Paris ?

L'année passée aux Ateliers de Sèvres semble lointaine maintenant. C'était comme une grosse gifle qui a fait éclater ma petite bulle confortable pour me mettre en face de la question : qu'est ce que je veux faire de ma vie ? C'était intense, j'ai produit des choses qui me font rire quand je les revois aujourd'hui, mais ça m'a permis d'accéder aux Beaux Arts de Paris. J'ai ensuite fait mes cinq années d'études à l'ENSBA. Quel luxe d'avoir le temps de réfléchir, d'expérimenter, tout en ayant accès à des enseignements techniques et théoriques, au gré de ses envies. La contrepartie, c'est que c'est une institution où l'on doit se prendre en main et où l'on apprend à être autonome dans sa pratique. On discute, on échange sur le travail des uns et des autres et on apprend à faire le tri dans les critiques pour ne garder que celles qui font avancer. Mais c'est aussi à l'école que j'ai fait les rencontres essentielles, celles qui m'ont permis de me constituer un réseau artistique par la suite.

Quel fut l'impact de ta rencontre avec la sculptrice française Anne Rochette ?

Anne est enseignante à l'ENSBA, c'est là que j'ai fait sa connaissance. Peu de temps après avoir fini mes études à l'école, elle m'a proposée de l'assister sur certaines de ses réalisations, notamment sur de grandes pièces en terre qu'elle était en train de faire à EKWC, aux Pays-Bas. J'ai pris goût à la céramique grand format à ce moment-là je crois. En plus de partager une expérience de travail, j'ai appris beaucoup en échangeant avec elle et nous sommes devenues amies. Anne entretient un rapport très intime avec son travail, tout en sincérité, ce que je respecte beaucoup. Elle est très exigeante et je sais que je peux compter sur elle pour me dire ce qu'elle pense vraiment de mon travail, même si ce n'est pas toujours positif !

Bon Temps

Avril 2017

Par Pascal Sanson

Dès la série des Pets (*Pet plants, Pet penis, Pet pussy*), tu as eu recours à l'association d'éléments de langage et de formes familières, quotidiennes. Comment cette idée a germé jusqu'à devenir ta signature ?

C'est une méthode de travail qui permet de faire glisser les choses, de susciter des images inattendues. C'est presque une sorte de recette, un peu confortable qui me permet d'inventer des images parfois repoussantes. Les idées peuvent avoir des origines plus farfelues ou compliquées : les Pet Plants ont pour point de départ un documentaire de 1979, *La Vie Secrète des Plantes*, sur le caractère animal des plantes alors qu'au même moment, je m'intéressais à la représentation des poils en sculptures. Toute l'installation *Somewhere Where the Grass is Greener* est née de ce croisement.

Par les couleurs et les formes de tes œuvres, on t'associe souvent au Pop Art. Mais te sens-tu en résonance avec ce mouvement ?

Le Pop Art s'attachait surtout à critiquer la société de consommation, ce n'est pas mon cas. Je me sens plus proche d'une forme de surréalisme libre et intime. J'espère arriver à rester en dehors des catégories trop cloisonnées.

L'humour, l'absurde le décalage et le jeu de mots imprègnent chacune de tes sculptures, notamment *Still no fucking idea*. D'où te vient cet attrait pour le jeu d'esprit et l'ironie ?

C'est un trait de caractère je pense, j'aime rire, j'aime les blagues, et les jeux de mots sont comme un terrain de jeu. Les possibilités sont infinies, comme les assemblages de formes, c'est pour moi une façon de réfléchir en m'amusant.

Nombre de tes œuvres font référence à la sexualité en associant la légèreté au grotesque. Penses-tu que les sujets tabous passent mieux en pratiquant l'humour ?

L'humour crée une distance, c'est un peu comme une protection. On se dit : « ce n'est pas sérieux », donc même quand on frise la vulgarité, ça passe mieux parce que l'humour désamorce un peu la violence de la chose. Le *Pet Penis*, dérivé de l'ensemble *Somewhere Where the Grass is Greener*, fait du sexe masculin un petit chien blanc à poils frisés dans son panier... Paradoxalement, c'est une pièce pleine de tendresse, mais c'est aussi violent pour la gent masculine, qui se voit domestiquée, renvoyée « au panier ».

Le plaisir, les sens ont une place non négligeable dans ton œuvre...

C'est vrai qu'avant d'être plus concentrée sur le corps et la sensualité, j'ai travaillé autour de la nourriture : les œufs au plat, les toasts, la motte de beurre étaient des motifs récurrents, comme pour faire entrer le banal dans mon répertoire de formes. Mais le plaisir vient des associations, des décalages formels et du goût de l'absurde. Même s'il peut y avoir parfois des pièces plus crues ou plus agressives, c'est une certaine joie de vivre qui me guide.

Bon Temps

Avril 2017

Par Pascal Sanson

Tes œuvres dont la lecture peut être multiple, suscitent également diverses réactions. Ton objectif n'est-il pas de mettre le spectateur dans une situation de surprise et d'inconfort ?

En tout cas, j'aime observer les réactions du public. Cela m'intéresse de voir ce qui peut se dire sur une pièce un peu grinçante, de voir quel type de public va réagir et comment. Ça me renseigne sur l'efficacité des sculptures. Il y a une part de provocation volontaire, mais choquer n'est pas mon objectif unique. La forme est aussi importante que le reste. Au-delà de la transgression des tabous, ce qui reste, c'est la beauté d'une forme.

En juin prochain, tu exposeras au Carré noir du Safran d'Amiens avec Patrick Loughran. Quelles seront les bases de ce dialogue ?

Avec Patrick, on a échangé autour de notre travail en allant dans l'atelier de l'un et de l'autre, en tentant de travailler à quatre mains, puis en se laissant imprégner de ces expériences très libres. Nos approches sont très différentes mais sur certains aspects, elles se recoupent. Patrick est un céramiste qui sait conjuguer sculpture et poterie, il a une grande expérience de la terre, c'est très agréable de pouvoir faire ce projet à ses côtés. On est actuellement en train de définir l'orientation que prendra l'ensemble, que je vous invite à venir découvrir lors du vernissage, le 9 juin prochain !

Sur quels projets planches-tu en ce moment ?

Je me penche sur la peinture, encore un peu timidement, mais j'ai envie de me faire peur pour voir ce qui en résultera. C'est un domaine que je ne maîtrise pas du tout. Fidèle à ma méthode du jeu de langage, j'ai commencé à réfléchir à une série de Femmes-à-poil-à-poil-sur-toile.

—

IRÈNE LAUB GALLERY
29 Rue Van Eyck, 1050 Bruxelles

Du mardi au samedi de 11h à 18h
ou sur rendez-vous

www.irenelaubgallery.com
+32 2 647 55 16
info@irenelaubgallery.com

Directrice : Irène Laub
+32 473 91 85 06
irene@irenelaubgallery.com

Suivez-nous

